

Tous ces livres, grecs ou non de langue, ne ressemblaient en rien par la conception aux œuvres historiques de la Grèce¹. Que si pourtant on les compare aux sèches notices des grandes annales de la ville, ils comportaient déjà un récit vaste et suivi, une ordonnance relativement savante. Ils embrassaient, autant qu'il nous est donné de nous en rendre compte, tous les événements accomplis depuis la fondation de Rome jusqu'à l'époque contemporaine. Quelques-uns pourtant, à en croire leur titre, se bornaient à des sujets plus limités. Nævius ne racontait que la première guerre avec Carthage : Caton ne traitait que des *Origines*. En somme ils se rattachent par leurs récits à trois périodes principales, aux temps légendaires, aux temps historiques antérieurs et aux temps contemporains.

Histoire
légendaire
de la fondation
de Rome.

Les origines se perdaient dans les ténèbres des siècles légendaires. Il n'en fallait pas moins les raconter en détail. De là des difficultés sans nombre. Deux voies s'ouvraient devant l'écrivain, nous l'avons remarqué ailleurs (II, p. 301 et suiv.), inconciliables l'une avec l'autre : l'une, plus nationale, indiquée déjà et fixée par écrit dans les brèves énonciations des *Annales* de la ville; l'autre frayée par le grec Timée, et qui n'avait pu demeurer inconnue aux chroniqueurs de Rome. Dans le premier système, Rome se rattachait à Albe-la-Longue : dans le second à Troie. Là, le fondateur de Rome était Romulus, le fils des rois albains ; ici, elle devait son origine à Énée, le prince troyen. Au VI^e siècle, du fait de Nævius ou du fait de Fabius Pictor, on mêle et on embrouille les deux contes. Romulus, fils des rois d'Albe, demeure le fondateur de la ville : mais il a en même temps le troyen Énée pour ancêtre mater-

¹ Polybe (40, 6, 4) prend soin d'observer qu'*Albinus*, au contraire de Fabius, avait su écrire une histoire sérieuse et positive à la façon des Grecs.

nel. Si Énée ne fonde plus Rome, il a du moins apporté les pénates romains en Italie ; il les a installés dans Lavinium, qu'il a exprès bâtie, et son fils *Ascagne* a construit Albe, cité mère de Rome et antique capitale du Latium. Tout cela n'était que pauvres et maladroites inventions. Le vrai Romain a-t-il pu s'entendre dire, sans crier à l'abomination, que les premiers dieux Pénates de Rome, au lieu de venir tout d'abord se poser dans leur temple, près du Forum, auraient fait un premier séjour à Lavinium ? Les fables grecques durent sonner plus mal encore à son oreille, quand, à les entendre, ce n'est plus qu'au petit-fils que les dieux accordent ce que, selon la légende nationale, l'aïeul aurait déjà reçu. Quoi qu'il en soit, la rédaction nouvelle suffisait à son objet : sans donner un démenti formel aux origines romaines pures, elle donnait satisfaction aux tendances de l'hellénisme ; elle légitimait en quelque sorte les prétentions, déjà fort à la mode, des « descendants d'Énée » (p. 186) : bientôt la fable grecque sera l'histoire officielle et stéréotypée de la *grande ville*.

En dehors des origines, les historiographes grecs ne s'étaient d'ailleurs que peu ou point occupés de Rome. Aussi, pour nous, tout le récit des faits subséquents découle exclusivement des sources nationales, là même où en face des rares documents qui nous restent, il n'est plus guère possible d'opérer le départ entre les traditions étrangères aux *Annales* publiques et les notices extraites de celles-ci, entre les événements transmis par elles aux premiers chroniqueurs et les additions qu'ils y ont pu faire de leur cru. Du moins ces chroniqueurs ne sont-ils pas coupables des plagiats anecdotiques commis plus tard envers Hérodote¹ : ils n'avaient point songé

¹ Comme, par exemple, les incidents du siège de *Gabies* [Tit.-Liv., 1, 53 et suiv.], imités des aventures de *Zopyre* et du tyran *Thrasybule*

encore à demander aux Grecs, pour ces temps, la matière de leur narration. Mais bientôt, et le fait n'en est que plus curieux, tous les écrivains, Caton, l'*ennemi des Grecs*, à leur tête, se voient, bon gré mal gré, entraînés par le courant : ils tentent, non-seulement de rattacher Rome à la Hellade : bien plus, ils veulent faire des Italiques et des Grecs un peuple appartenant jadis à la même nationalité. De là, ces histoires des Italiques primitifs ou *Aborigènes* venus de la Grèce, de ces *Pélasges* ou Grecs primitifs descendus aussi en Italie !

Histoire
intermédiaire.

Les récits qui courent le pays suivent la pente des temps durant toute l'ère des rois jusqu'à l'institution de la République : faiblement renoués entre eux par un fil des plus ténus, ils présentent toutefois une sorte d'ensemble. Mais à l'apparition de la République, la légende tarit tout à coup. Ce sera désormais une œuvre ardue, que dis-je ! impossible, que de vouloir tirer des *livres des pontifes* et des observations officielles, la matière d'une narration qui s'enchaîne et soit lisible. Les annalistes en vers le comprirent très-bien. Aussi voyons-nous Nævius sauter tout à coup de l'époque des rois à la guerre de Sicile. Aussi Ennius, qui en est encore à la royauté au troisième de ses *dix-huit livres*, raconte-t-il la guerre de Pyrrhus dès le sixième : à peine s'il a pu esquisser en courant les deux premiers siècles de l'établissement républicain. — Comment firent de leur côté les annalistes en langue grecque ? Nous ne pouvons le dire. Caton, lui, s'en tira à sa manière. Il n'éprouve nul plaisir à raconter « les mets » servis sur la table du grand pontife, le blé souvent » enchéri, et les éclipses de lune ou de soleil ! » Là-dessus, il consacre ses second et troisième livres à l'histoire

[Hérodote, III, 154 et suiv. — I, 22] ; ou encore le conte de l'exposition de Romulus enfant, copié d'après l'historiette de la jeunesse de Cyrus, du même auteur [I, 110 et suiv.].

des *origines* des autres cités italiques, et à celle de leur entrée dans la confédération romaine. Il s'affranchit des entraves qui forcent le chroniqueur à suivre pas à pas, année par année, la succession des consuls et les événements survenus durant leur charge. Nous savons même à ce sujet qu'il avait distribué son œuvre historique par « sections. » L'idée seule de l'étude sur les villes italiques est assurément remarquable. Elle s'explique d'ailleurs par l'esprit d'opposition du vieux Caton. Réagissant de toutes ses forces contre les tendances métropolitaines, à son gré excessives, il aimait à prôner les institutions municipales des cités. Et puis, s'il ne combait pas le vide historique qui sépare l'expulsion de Tarquin du siècle des guerres de Pyrrhus, il y suppléait du moins par d'utiles recherches, et faisait connaître, sous l'un de ses aspects les plus intéressants, le résultat du grand travail de deux siècles, la réunion de l'Italie sous la domination de Rome.

L'histoire contemporaine, en revanche, est cultivée avec suite et détails. Nævius raconte la première guerre punique, dont il a été le témoin oculaire ; Fabius donne le récit de la seconde. Ennius consacre treize des dix-huit livres de sa *chronique* à l'époque de Pyrrhus jusqu'à la guerre d'Istrie (III, p. 260) : Caton enfin, dans les quatrième et cinquième livres de sa composition historique, expose les faits qui se placent entre la première guerre punique inclusivement, et la guerre contre *Persée*. Dans ses deux derniers livres, changeant sans doute sa méthode, il s'arrête davantage au narré des événements qui ont signalé les vingt dernières années de sa vie. Qu'Ennius, dans son histoire des guerres avec Pyrrhus, se soit ou non aidé des travaux de Timée ou d'autres auteurs grecs : c'est ce qui importe peu. Il faut tenir pour constant que, dans leur ensemble, tous ces récits, ou se fondent sur l'expérience personnelle du chroni-

L'histoire
contemporaine.

queur et les confidences de témoins directs, ou s'appuient simplement les uns sur les autres.

Harangues
et
lettres missives.

Nous assistons à la même heure aux débuts des genres *épistolaire* et *oratoire*, qui se rattachent tout d'abord à l'histoire et la complètent. Ici encore, c'est Caton qui fraye la voie. Des temps antérieurs il ne nous est rien parvenu, à moins qu'on ne veuille tenir note de quelques *oraisons funèbres*, tirées longtemps plus tard des archives des familles nobles, comme celle, par exemple, que l'on prête à Quintus Fabius, l'adversaire d'Hannibal, et qu'il aurait, sur ses vieux jours, consacrée à son fils, enlevé dans la force de l'âge. Pour Caton, choisissant toutes les pièces de quelque intérêt historique parmi les innombrables harangues qu'il avait prononcées au cours de sa longue et active carrière, il les avait considérées comme ses mémoires politiques. Il les avait insérées en partie dans son grand ouvrage, ou publiées en *appendice*, à titre de documents plus spéciaux. Il donna de plus un recueil de ses *lettres*.

L'histoire
des
pays étrangers.

Non contents de traiter des faits de l'*histoire romaine*, les écrivains du siècle avaient aussi porté les yeux au dehors. Il n'était point en effet de Romain lettré qui n'eût une certaine teinture de l'histoire des autres pays. On rapporte du vieux Fabius, qu'il savait les guerres des peuples étrangers à Rome, non moins bien que celles de Rome elle-même. Caton lisait familièrement Thucydide et les historiographes grecs. Néanmoins, à l'exception du *livre d'anecdotes* et de *maximes* colligé par lui pour son usage personnel, nous ne rencontrons rien parmi les écrivains latins contemporains qui vaille la peine d'une simple mention.

Point
de
critique
historique.

La littérature historique de Rome, dans l'innocence complète de ses débuts, ignore ce que c'est que le sens critique : auteurs et lecteurs, tous acceptent, sans s'en offusquer, les contradictions les plus grossières dans le

fond et dans la forme. Le second Tarquin, déjà homme fait à la mort de son père, n'est monté sur le trône que trente-neuf ans après lui. Les annalistes n'en font pas moins un adolescent au jour de son avènement. Pythagore n'est venu en Italie qu'un siècle environ avant l'expulsion des rois : l'historien romain n'en fait pas moins l'ami du sage Numa. Les ambassadeurs envoyés, en 262, par Rome à Syracuse, y traitent avec le tyran Denys, qui, en réalité, n'a pris le gouvernement que quatre-vingt-six ans plus tard (348). Mais c'est dans la chronologie romaine que se rencontrent surtout des naïvetés choquantes. Comme, selon la computation des Romains, dont les éléments principaux ont été exposés par nous à l'époque précédente, la fondation de Rome se place deux cent quarante ans avant la consécration du temple Capitolin (II, p. 303), trois cent soixante ans avant l'incendie des Gaulois (II, p. 298) : comme, selon les historiographes grecs, ce dernier événement répond à l'*archontat* de *Pyrgion*, à Athènes (388 av. J.-C., ou année 1 de la 98^e olympiade), il s'ensuit que la fondation de la ville aurait eu lieu dans la première année de la 8^e olympiade. Cette même année, d'après le canon d'*Eratosthène*, alors admis sans conteste, ne serait autre que la 436^e à dater de la chute de Troie. Eh bien ! malgré l'impossibilité flagrante, le fondateur de Rome n'en sera pas moins le petit-fils du Troyen Enée. Caton, qui savait compter, en bon financier qu'il était, avait bien fait toucher la contradiction du doigt, mais sans proposer une solution du problème : ce n'est pas lui qui a imaginé la série des rois albains, plus tard acceptés par les historiens. — La même ignorance critique se manifeste jusque dans les récits des temps historiques. Ils portent tous le cachet de cette partialité aveugle que le froid et amer *Polybe* reproche à la *chronique* de Fabius, à propos du récit fait par ce der-

492 av. J.-C.

406.

366.

Partialité
des annalistes.

nier des commencements de la seconde guerre punique. La méfiance pourtant siérait mieux ici que le reproche. N'est-ce pas se montrer ridiculement exigeant que de demander aux Romains du temps d'Hannibal un équitable jugement sur leur grand adversaire? D'ailleurs, les pères de l'histoire, à Rome, n'avaient point absolument tronqué, dénaturé les faits, toute juste part faite aux entraînements de leur naïf patriotisme!

Les sciences.

C'est de même à l'époque où nous sommes qu'appartiennent les commencements de la culture et de la littérature scientifiques. Jusqu'alors l'instruction commune avait consisté dans la lecture, l'écriture et la connaissance du droit civil usuel¹. Mais les contacts continuels avec les Grecs amenèrent promptement le besoin d'une éducation plus large : transplanter directement la science grecque à Rome, n'était point assez, on voulut de plus la remanier et la modifier dans le sens purement romain. — La science de la langue nationale se développe la première, et prépare l'avènement de la

La grammaire

grammaire latine : on applique à l'idiome italique les règles établies pour la langue-sœur de la Grèce. Les travaux des grammairiens sont presque contemporains de ceux des premiers écrivains de Rome. Vers 520, un maître d'école, *Spurius Carvilius*, corrige et régularise l'alphabet : au lieu du *z*, qui n'est plus nécessaire, il y introduit le *g*, inconnu jusqu'alors (II, p. 314), et lui assigne la place qu'il a conservée depuis dans les alphabets occidentaux modernes. C'est alors aussi que la lettre *x*, au lieu de rester la quatorzième dans l'alphabet latin, est, ce semble, rejetée au vingt et unième rang, évidemment dans le but d'un classement analogue à

234 av. J.-C.

¹ C'est ce que rapporte Plaute (*Mostell.*, 126) : « Les parents élèvent leurs enfants et les polissent : on leur enseigne les lettres, le droit, les lois » (*expoliunt, docent literas, jura, leges*). — Plutarch. en dit autant des Romains de ce temps (*Cat. maj.*, 20).

celui des signes numériques chez les Grecs : ce fait prouve surabondamment la corrélation des deux langues et la prédominance du grec dans l'instruction élémentaire. Les maîtres d'école de Rome travaillent assidûment à la fixation de l'orthographe : jamais les muses latines n'ont renié leur *Hippocrène* grammaticale : elles se sont adonnées à la fois à la poésie et à l'écriture correcte des mots. Déjà, à l'instar des Alexandrins, et comme Klopstock fera un jour chez les Allemands, Ennius joue volontiers aux étymologies tirées de la ressemblance des sons¹ : en outre, il a adopté la méthode grecque plus exacte des doubles lettres pour les consonnes doubles, jusqu'alors écrites en lettres simples². Nævius et Plaute n'ont pas suivi Ennius dans cette voie : comme tous les poètes en général, les poètes populaires de Rome restaient indifférents aux questions d'orthographe et d'étymologie.

Les Romains du vi^e siècle ne touchèrent ni à la rhétorique ni à la philosophie. Leur éloquence se concentrait encore dans les besoins quotidiens de la vie publique : les maîtres étrangers n'avaient point prise sur elle. Caton, le sincère et naïf orateur, ne se lassait pas de vider la coupe de sa raillerie et de sa colère sur la fastidieuse école *isocratique*, avec son éternel apprentissage de la parole, et son impuissance à jamais parler. — Quant à la philosophie grecque, vulgarisée qu'elle était par l'enseignement indirect de la poésie didactique et dramatique, elle avait conquis déjà une certaine influence : toutefois les jugements ayant cours sur elle sentaient leur ignorance agreste, et on ne la voyait pas

Rhétorique
et
philosophie.

¹ Dans les poésies imitées d'Épicharme, il fait dériver Jupiter de *quod juvat*, Cérès de *quod gerit fruges*.

² [Nulla tunc geminabatur littera in scribendo: quam consuetudinem Ennius mutavisse fertur, utpote Græcus Græco more usus, quod illi æque scribentes ac legentes duplicabant mutas semivocales et liquidas. — Fest. V^o Solitaurilia.]

s'introduire dans Rome sans quelque appréhension mêlée de prévoyance instinctive. Caton appelait sans façon *Socrate* un bavard, un révolutionnaire justement condamné pour attentat envers les croyances et les dieux de sa patrie; et quant à ceux des Romains qui osaient s'adonner aux études philosophiques. Ennius semble s'être fait l'interprète exact de leurs opinions.

« De la philosophie ! soit : j'en veux un peu, mais je ne la veux pas toute. Il est bon de la déguster, mais non de s'y plonger¹ ! »

Les maximes poétiques, les conseils sur l'art oratoire se rencontraient aussi parmi les écrits de Caton l'ancien. On peut croire que ces livres constituaient comme la quintessence, ou, si on l'aime mieux, comme le *caput mortuum*² de la rhétorique et de la philosophie grecques à Rome. Les sources où il a directement puisé pour son livre *sur les mœurs* [*carmen de moribus*] n'étaient autres que les antiques mœurs des ancêtres qu'il préconise par-dessus tout, et probablement aussi que les écrits moraux de l'école pythagoricienne. Quant à ses ouvrages *sur l'art oratoire*, il avait puisé dans Thucydide, et plus particulièrement dans les harangues de Démosthènes, dont il avait fait une étude assidue. Il semble que pour apprécier l'esprit et les tendances de ce *manuel*, il suffise de se rappeler la règle d'or, qu'il indique à l'orateur, règle tant prônée par la postérité, « *rem tene : verba sequentur*³. » — Il avait en outre écrit des livres pro-

¹ [*Philosophari est mihi necesse; at paucis, nam omnino haud placet. Degustandum ex ea, non in eam ingurgitandum censeo.*

(*Neoptolemus.*)]

² [Résidu ou précipité chimique.]

³ [« Possédez votre sujet; les mots viendront!... »

Ce que... « l'on conçoit bien, s'énonce clairement, »

Et les mots, « pour le dire, arrivent aisément! »

a dit notre Boileau, en paraphrasant le précepte. — « Il pense, il sent, et la parole suit », a dit aussi Fénelon avec une précision toute cato-nienne.]

pædeutiques, sur l'art de guérir, sur l'art militaire, sur l'économie rurale et la jurisprudence, toutes sciences plus ou moins soumises à l'influence de la Grèce. Que si la physique et les mathématiques ne sont point encore étudiées, déjà les connaissances utiles qui s'y rattachent ont ouvert la voie. Je citerai entre autres la médecine. Un médecin grec, le Péloponnésien *Archagathos*, étant venu le premier s'établir à Rome en 535, ses opérations chirurgicales lui valurent un immense succès. Il lui fut assigné une demeure aux frais de l'État avec droit de cité romaine : bientôt ses confrères débarquèrent en foule en Italie. Caton aussitôt de déblatérer contre les opérateurs étrangers avec une ardeur digne d'une meilleure cause : ce qui ne l'empêche pas de composer à son tour un petit livre de recettes médicales, tirées soit de sa propre expérience, soit de la littérature grecque spéciale. Il revendique bien haut l'antique usage qui faisait du père de famille le médecin de la maison. Comme on le pense, ni les artistes dans l'art de guérir, ni le public ne prirent garde à ses gronderies hargneuses et entêtées, et la profession n'en demeura pas moins l'une des plus lucratives de Rome.

Les Romains ne sont plus les barbares des premiers siècles : désormais ils apportent une attention suivie aux questions relatives à la mesure des temps. La première horloge solaire est placée au *Forum* en 491, introduisant avec elle l'usage de l'heure grecque (*ὥρα, hora*) : seulement il convient de noter que le cadran a été fait pour le méridien de Catane, située à $\frac{1}{4}$ degrés plus au sud que Rome. Il n'en devient pas moins le régulateur officiel durant tout un siècle. — A la fin de notre période, se rencontrent dans les hautes classes quelques hommes ayant le goût des sciences mathématiques. *Manius Acilius Glabrio*, consul en 563, essaye de remédier aux erreurs du calendrier par une loi donnant

La médecine,
209 av. J.-C.

Les
mathématiques.

263.

491.

pouvoir au collège des pontifes d'ajouter ou de retrancher à volonté les mois intercalaires. Le remède ne corrigea rien : il fut même pire que le mal. Mais la cause du mal tenait moins à l'impéritie des *théologiens* romains qu'à leur mauvaise foi. Deux ans après, un personnage versé dans les sciences de la Grèce, *Marcus Fulvius Nobilior* (consul en 565), s'efforça de rendre vulgaire la connaissance de ce calendrier tel quel. *Gaius Sulpicius Gallus* (consul en 538), qui avait su prédire l'éclipse de lune de 586, et calculer la distance de la terre à cette planète, auteur d'écrits astronomiques, à ce qu'il semble, passa aux yeux de ses contemporains pour un prodige d'étude et de pénétration scientifiques.

189 av. J.-C.

166.

168.

Économie rurale
et
art militaire.

On mettait de même à profit les expériences des aïeux et celles du jour, tant dans l'agriculture que dans le métier des armes. Pour la première, nous avons un document important et précis dans celui des deux traités de Caton (*de re rustica*) que les siècles nous ont légués. Mais l'empirisme local ne suffisait déjà plus, et dans ces matières comme dans les autres branches plus élevées de la littérature, les travaux des Grecs viennent se fondre avec les traditions des Latins : la science phénicienne apporte aussi son contingent ; par où nous voyons que les œuvres étrangères n'étaient en aucune façon négligées à Rome.

Jurisprudence.

Dans la jurisprudence, il n'en est point ainsi, ou du moins les emprunts sont minimes. Les juristes du temps se bornent à donner des avis [*responsa*] aux consultants, et des leçons à leurs jeunes auditeurs : mais de leur enseignement oral sort bientôt tout un *corps de règles* traditionnelles, qui vont aussi se déposer dans quelques œuvres écrites. Laissant de côté un rapide précis de Caton, nommons ici le livre plus important de *Sextus Ælius Pœtus*, surnommé le *subtil* (*Catus*). Il fut le premier *praticien* du temps : en récompense de ses utiles

travaux, il se vit successivement porté au consulat (556) et à la censure (560) ; et publia son « *livre tripartite*, » ou son commentaire sur les Douze Tables, contenant les textes, leur explication scientifique, surtout leur interprétation, quand les mots vieillis ne se comprenaient plus facilement, et en troisième lieu le *formulaire* des actions. Que dans sa *glose* il ait sacrifié à l'influence des grammairiens grecs, nul n'en peut douter : toutefois son formulaire se rattachait décidément à l'ancien *style* d'Appius (II, p. 310), et à l'évolution progressive de la procédure populaire.

198 av. J.-C.

194.

Au résumé on eût pu assez exactement juger de l'état des sciences à la fin du vi^e siècle, par ces petits *manuels* que Caton avait composés à l'usage de son fils, sorte d'*encyclopédie* exposant en brèves sentences, tout ce qu'il convenait de savoir à un *honnête homme* (*vir bonus*) d'alors, en rhétorique, en médecine, en agriculture, en art militaire, en jurisprudence. Point de distinction encore entre les sciences de l'enseignement élémentaire et celles spéciales. Le Romain cultivé ne leur demande que ce qui lui est en général nécessaire ou utile. Admettons toutefois une exception pour la *grammaire latine*, laquelle, par rapport à la forme, n'a point encore reçu les développements que comporte une science philologique plus avancée ; et aussi pour la musique et pour toute la série des connaissances physiques et mathématiques. Ce qu'on recherche avant tout, c'est le savoir immédiatement pratique : on ne veut rien autre chose, et l'on va au plus court et au plus simple. Si l'on use des Grecs, c'est pour vanner en quelque sorte et extraire les utiles préceptes perdus dans la masse confuse de leurs dissertations. « Ayez l'œil sur » la littérature des Grecs, mais gardez-vous de vous y » enfoncer. » Ainsi s'exprime l'un des adages catoniens. Telle fut aussi l'origine d'une foule de livres et de ma-

nuels domestiques, débarrassés sans nul doute des subtilités et des obscurités des écrivains grecs, mais privés en même temps de l'acuité de sens, et de la profondeur qui les distinguent. Par leurs qualités et leurs défauts, ces livres ont exactement et en tout temps donné la mesure des rapports mutuels entre la civilisation romaine et la science hellénique.

Caractère général
de la littérature
romaine.
Sa place
historique.

La poésie et la littérature sont venues à Rome au jour où Rome conquérait la souveraineté du monde, au jour où, selon l'expression d'un poète du temps de Cicéron :

« Hannibal ayant été vaincu, la muse, vêtue en guerrière, a marché d'un pas rapide, au devant du rude peuple des Quirites. »

Le mouvement intellectuel s'était aussi propagé dans les pays Sabelliques et Etrusques. On rencontre çà et là quelques mentions de tragédies en langue toscane. Les *poteries* à inscriptions osques trahissent chez l'artiste à qui elles sont dues la connaissance familière de la comédie grecque. Nous sommes fondés à nous demander si à l'époque où Nævius et Caton écrivaient à Rome, il n'y a point eu aussi sur les bords de l'Arno et du Vulturne une littérature locale parallèle à la littérature romaine, et comme elle imitant la Grèce. Mais nous ne savons rien au delà de ces indices : et l'histoire qui les note est bien impuissante à combler ses propres lacunes ! — La littérature romaine, la seule que nous puissions juger, quelle que soit d'ailleurs sa valeur absolue au point de vue de l'esthétique pure, n'en demeure pas moins précieuse, historiquement parlant ! Elle est le miroir unique de la vie intime en Italie, durant ce VI^e siècle, tout rempli du bruit des armes, et des pronostics d'un immense avenir ; de ce siècle qui ferme l'ère de la civilisation locale et fait entrer l'Italie dans le grand et universel courant de la civilisation du monde antique. Elle obéit aux deux

tendances contraires qui se disputent à la même heure tout le mouvement de la vie nationale, et caractérisent un temps de transition. Qu'on n'essaye d'ailleurs pas de se faire illusion sur l'indigence réelle de cette littérature romano-grecque ! Cette indigence saute aux yeux de quiconque n'a pas l'esprit prévenu, ou n'est pas dupe de la rouille vénérable des deux mille siècles écoulés depuis. Au près des œuvres de la Grèce, la littérature romaine produit l'effet d'une orangerie d'Allemagne, comparée à la forêt d'orangers natifs, en Sicile : l'une et l'autre plaisent à l'œil, mais qui oserait les mettre sur la même ligne ? Et si l'on porte à bon droit un tel jugement sur les essais des Romains qui pratiquaient la langue grecque, à plus forte raison conviendra-t-il d'en dire autant de toutes ces compositions rédigées dans la langue nationale des Latins, non par des Romains, mais par des étrangers, le plus souvent par des quasi Grecs ou des Gaulois, et bientôt même par des Africains, n'ayant tous du latin qu'une teinture superficielle, et parmi lesquels ceux qui se produisirent devant la foule, à titre de poètes, ne comptaient ni un seul homme de haute condition, nous l'avons vu, ni même un seul citoyen dont le Latium propre eût été la patrie ! Il n'est pas jusqu'à ce nom de *poète* qui ne soit exotique. Ennius, le premier, s'en pare avec emphase¹ (p. 243). Marquées ainsi au cachet de l'étranger, ces œuvres sont défectueuses par plusieurs côtés. Il n'en peut être autrement quand l'écrivain n'est autre chose qu'un maître primaire, et quand le public s'appelle la foule. On a vu la comédie se jeter dans les voies

L'hellénisme
dans la littérature.

¹ « Enni poeta, salve ! etc. — Notez la forme caractéristique du mot *poeta*, dérivé du grec vulgaire ποταίς (au lieu de ποιητής). — Les poètes de l'Attique mettaient d'ordinaire le mot ἐπιόσει sur leurs œuvres. — *Poeta*, d'ailleurs, ne se dit que des auteurs épiques, ou des auteurs de poésies *récitées*. Il ne s'applique pas aux auteurs dramatiques, qui, à notre époque, sont encore tout simplement des *scribes* (*scriba*, p. 196. — Festus, v^o p. 333, Müll.).